

L'énigme Rinaldi

Par JOSYANE SAVIGNEAU

Le Monde. Publié le 29 septembre 2000

Lorsque des chercheurs analyseront la vie littéraire en France dans la seconde moitié du XX^e siècle, ils seront, avec Angelo Rinaldi, critique et romancier, face à une double énigme. Il leur faudra étudier de près la situation historique, politique et médiatique des années 70-90 pour la résoudre. Mais, dès maintenant, on peut constater que Rinaldi est à lui seul une exception française. Il a longtemps exercé un magistère critique à *L'Express*, où il a « massacré » - non sans brio - à peu près tout ce qui compte dans la littérature française depuis 1945 ainsi que quelques étrangers non négligeables, dont Truman Capote, Milan Kundera et Philip Roth. Il s'est ainsi fait une réputation d'indépendance (réaction très française, de penser que la démolition et la détestation sont signes de rigueur, alors que l'admiration et la conviction intellectuelle signifieraient allégeance, voire compromission). Ce ressentiment envers ses contemporains (1) indique chez Rinaldi - il publie son onzième roman depuis 1969 - une très haute idée de son oeuvre, ce qui provoque généralement, en retour, des jugements pointilleux. Or il n'en a rien été. Mais, en France, nombre de critiques littéraires sont romanciers et l'idée de s'exposer aux foudres de Rinaldi n'était pas de nature à donner du courage.

Dès ses débuts, Rinaldi, grand admirateur de Proust, semblait penser que des phrases de quinze lignes, contenant au moins six subordonnées, suffisaient à le rapprocher de son prestigieux modèle. Et on l'a cru. « Quelle phrase !, écrit aujourd'hui encore Jacques-Pierre Amette dans *Le Point* du 22 septembre. Périphrases, métaphores, surenchères (...). Jamais depuis Proust (...). » En dépit de ce style sinueux, auquel ont toujours manqué l'éclat, la justesse et le terrible humour de la phrase proustienne, on pouvait trouver, de *La Loge du gouverneur* à *La Dernière Fête de l'Empire*, un charme, plus viscontien que proustien assurément, à Rinaldi, à son goût d'une certaine décadence, à son évocation d'un monde qui meurt. Depuis, le style s'est abîmé dans la caricature, et l'attrait pour la décomposition, la laideur, les univers glauques, a envahi, avec chagrin et aigreur, l'imaginaire de Rinaldi. Jusqu'à l'étouffement. Dès les premières pages de *Tout ce que je sais de Marie*, on est comme attaqué par des métaphores affreuses - « les deux herbes de cils artificiels », « l'éventail des doigts destiné à voiler le démeublement de sa bouche ».

ÉGAREMENTS

On aurait bien envie de connaître Marie - elle s'est confiée au narrateur, alcoolique et déprimé - qui repense à sa vie, allongée près de Thibault qu'elle va sans doute épouser, pour « faire une fin ». On voudrait aimer les acteurs de l'histoire, M. Pieri et M. Bronstein - encore étonné d'avoir survécu à la déportation -, Mme Bazelaire et son mari, alcoolique repent, Mme de Trani et sa terrifiante gouvernante au prénom d'homme, Théodore, Madeleine et son chat Vesoul, Léa la rousse, trop vite disparue, Zingarella, la siamoise... Et surtout l'inoubliable Greta, la belle Allemande qui se baignait chaque jour dans le Neckar, avant de devenir Mme Pieri et de mourir jeune, à la clinique des Mimosas. Non sans avoir donné à Marie quelques conseils pour affronter l'existence.

Malheureusement, on est sans cesse comme arrêté, stoppé net par la phrase, on s'égare dans le labyrinthe des subordonnées, on ne sait plus qui est qui et où l'on est, perdu dans une sorte de

matière compacte et gluante, assourdi par la cacophonie. On voudrait se garder de retourner contre Rinaldi sa propre cruauté, l'art des citations hors contexte, qui ridiculisent, à peu de frais, des écrivains souvent honorables, mais plusieurs fois par page, on lit des phrases de ce genre : « Elle revoyait la mine de l'inconnu qui, d'étonnement, entrouvrait ses lèvres d'un rouge et d'une mollesse de bifteck sous cellophane acheté au prix unique - dont le contact ne serait sans doute pas le moindre des désagréments. Ses sourcils épais, déjà piqués de blanc, s'étaient soulevés sur son front, où se creusaient des golfes, lorsque, voulant casser ses compliments d'abordée qui - comme la plupart de ceux qu'elle recueillait depuis un mois - invoquaient sa ressemblance avec la vedette d'un film, consciente de rougir, elle avait dit d'une traite, le fixant comme à travers une lunette de fusil : "On va chez vous, ou à l'hôtel ? ", avant d'ajouter, pour le redoublement de sa propre confusion : "Mais je ne suce pas". »

On peut probablement aimer cela. Mais il faut posséder une particularité : n'avoir aucune oreille. Et si l'on est assez sourd pour arriver au bout de ce texte, ou si l'on est payé pour lire les livres qu'on ne peut pas lire, il faudra encore subir, à la dernière page, cet invraisemblable lieu commun : « Quand on sait trop de choses l'un de l'autre, il ne faut plus se revoir, parce qu'il n'y a pas de place, en amour, pour la vérité, et ainsi un jour la foule se referme-t-elle sur tel ou tel qui ont croisé nos vies, nous plongeant par leur disparition dans l'incrédulité d'avoir vécu ce qui est inséparable de leur existence. » « Incrédulité », en effet : c'est ce que l'on ressent en refermant ce roman.

JOSYANE SAVIGNEAU